

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 10 octobre 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Microzoaires et microphytes, par le Dr J.-A. Crevier. — Nos gravures. — Primes du mois de septembre. — La Porteuse de Pain (suite). — Récréations de la famille : Charade, devinette, les échecs et rébus.

GRAVURES : La promenade du matin — Toilette en bengaline et satin. — Visite en velours et plumes — Toilette en soie et dentelle. — L'éléphant Jumbo écrasé par une locomotive. — Gravure du feuilletons. — Rébus. — Portrait du Dr J.-A. Crevier.

## ENTRE-NOUS



Il y a eu vendredi dernier trois cents cinquante ans que Jacques Cartier, le hardi navigateur Malouin, le découvreur du Canada, a mis pied à terre à Hochelaga.

Cet anniversaire mémorable a passé inaperçu chez nous.

Cette indifférence ne me surprend pas. Il ne se passe guère de banquet ou de réunion publique où un orateur ne parle de notre mère-patrie, de nos ancêtres et de la gloire de la France, parfois même on cite le nom de Jacques Cartier, mais on s'en tient aux paroles et on ne fait rien de durable qui rappelle les hommes célèbres de notre histoire.

Jacques Cartier n'a pas de statue, Maisonneuve n'a pas même un buste à Montréal.

La métropole commerciale du Canada est la ville la plus pauvre du monde en statues.

Un peuple qui oublie ses grands hommes ne mérite pas d'en avoir.

\*.\*

Mais, récriminer ne m'avance guère, je reviens au brave Cartier.

C'est donc le 2 octobre 1535 que le vaillant marin arriva à Hochelaga où, nous dit Ferland, toute la population vint au devant des Français et leur fit l'accueil le plus cordial.

« Les hommes dansaient d'un côté et les femmes de l'autre, en signe de réjouissance ; les uns jetaient du poisson dans les barques, les autres y lançaient des galettes de maïs ; les mères apportaient leurs enfants pour les faire toucher par Cartier. Celui-ci, de son côté, distribuait aux hommes quelques couteaux ; aux femmes il donnait des colifichets et des patenôtres. Le soir, les Français s'étant retirés dans leurs barques, les sauvages demeurèrent sur les bords du fleuve, et, pendant toute la nuit, ils continuèrent leurs danses à la lueur des grands feux qu'ils tirèrent allumés. Le lendemain matin, Cartier, ayant laissé ses barques au pied du courant de Sainte-Marie, partit, accompagné de quelques gentilshommes et de vingt matelots, pour aller visiter la bourgade de Hochelaga et la montagne, au pied de laquelle elle était située. Après avoir parcouru une lieue et demie de rivière, ils furent arrêtés par un des capitaines du pays, qui fit un long discours, renfermant sans doute des compliments à l'adresse des étrangers ; une demi-lieue plus loin ils trouvèrent des terres cultivées et des champs couverts de tiges de maïs. Au milieu de ces belles campagnes était située la bourgade Hochelaga, fort soigneusement fortifiée à la manière des grands villages hurons et iroquois. Une palissade circulaire, ayant vingt pieds de hauteur et formée d'un triple rang de pieux entourait Hochelaga et lui servait de défense. Les pieux de la rangée du milieu étaient plantés droits ; ceux des deux autres rangées se croisaient par le haut, et le tout fortement lié avec des branches. Une seule porte donnait entrée dans la bourgade. En dedans de l'enceinte était une espèce de galerie, garnie de pierres, prêtes à être lancées contre les ennemis qui auraient voulu monter à l'assaut. La bourgade contenait environ cinquante cabanes, dont chacune avait une longueur de cinquante pas et une largeur de douze ou quinze. »

\*.\*

Vous pouvez juger des étonnements successifs

du Malouin à mesure qu'il étudiait les mœurs et coutumes des habitants du nouveau-monde, mais une habitude de ces braves gens le surprit surtout : « Ils ont aussi, dit-il, une herbe de quoy ils font un grand amas durant l'été pour l'hiver, laquelle ils estiment fort, et en usent les hommes seulement en la façon qui ensuit : ils la font sécher au soleil et la portent à leur cou en une petite peau de bête, en lieu de sac, avec un cornet de pierre ou de bois ; puis à toute heure font poudre de la dite herbe, et la mettent à l'un des bouts du dit cornet, puis un charbon de feu dessus, et soufflent par l'autre bout tant qu'ils s'émoussent le corps de fumée, tellement qu'elle leur sort par la bouche et les nazilles comme par un tuyau de cheminée. Ils disent que cela les tient sains et chaudement, et ne vont jamais dans les choses. Nous avons expérimenté la dite fumée, après laquelle avoir mis dedans notre bouche, semble y avoir de la poudre, tant est chaude. »

\*.\*

Davis, Goulet, McDonald, Fortier, et tous vos confrères, voilez-vous la face, cette herbe dont Cartier parle si irrévérencieusement, cette herbe, c'est le tabac ; le petit cornet de pierre ou de bois, c'est la pipe !

Si le découvreur du Canada pouvait revenir un seul jour sur les bords du Saint-Laurent, que d'étonnements nouveaux pour lui ! étonnements dont le moindre ne serait pas de voir la plupart des descendants de ses contemporains s'emplier le corps de fumée comme les sauvages d'Hochelaga.

Et le mont Royal transformé en parc, et les bateaux à vapeur, les chemins de fer, le télégraphe qui nous apporte à chaque instant les nouvelles de toutes les parties du monde, et nos villes, nos journaux, nos fusils perfectionnés, les canons de Bange, qui portent à quatre lieues, et tout enfin !

Mais, réflexion faite, je ne lui souhaite pas trop de revenir, il verrait de trop tristes choses tout tableau à ses ombres — hélas ! dans ce beau pays qu'il a découvert, il verrait... le drapeau anglais et chercherait en vain celui qu'il a planté sur nos rives !

Mais il y trouverait encore des cœurs vraiment français.

\*.\*

Et ceci me fait souvenir que je dois depuis longtemps vous donner une charmante poésie de France — la France de là-bas ou la France d'ici, c'est toujours chez nous — dans laquelle on voit que le bon Dieu est Français.

Je m'en étais toujours douté, mais je suis heureux de voir que cela est dit en fort bons vers, d'us à Pierre de Vinça.

*Le bon Dieu Français*, c'est cela qui va faire enrager les Anglais !

C'est un blondin mignon, pas plus haut qu'une botte, Mon petit Paul Mais c'est en herbe un patriote ; Au seul nom de Français, de plaisir il rougit ; Si vous parlez de Prusse, il fronce le sourcil. Chaque soir il murmure en sa douce prière : « Mon Dieu ! sauvez la France et gardez-moi ma mère. »

Ta mère et ton pays ! ô bienfaisantes amours ! Garde-les, mon enfant, oh ! garde-les toujours. De ton âme ils seront la chaste et sainte armure Qui la conservera vaillante, noble et pure.

Un de ces jours. Carlo, frais et brillant bambin, Tout en jouant gaîment, d'un ton leste et mutin Bien haut chante son hymne au beau ciel d'Italie, Et dit vilainement : « Ta France, elle est jolie ! »

Mon pauvre petit Paul de colère a blémi Et d'un œil plein d'éclairs regarde son ami. Carlo ! toucher la France ? oh ! vous n'y pensez pas, Petit Paul est Français : parlez, parlez plus bas. Mais du petit signor la langue est bien pendue, Et par lui l'Italie est fort bien défendue :

« C'est, dit-il, le pays du génie et de l'art, « Qui s'en viennent chez vous voltiger par hasard, « Quels noms que Michel-Ange, et Raphaël, et Tasse ! « Devant eux tout le reste et s'éclipse et s'efface, « Puis Dante ! et de nos jours, le divin Rossini. »

Mon petit Paul trépigne : « As-tu bientôt fini ? » Puis grossissant sa voix harmonieuse et frêle, De nos héros il fait un charmant pêle-mêle : « Prends mon livre d'histoire et vois s'il en est plein. « Nous étions grands hier, nous le serons demain. « Tiens, d'abord saint Louis, Bayard, et Henri quatre ; « Jamais nous n'avons peur du feu ni du canon. « Nous avons du Guesclin . . . aussi Napoléon ; « Nous avons Jeanne d'Arc. — Ce n'est pas un grand homme, « — Mais elle vaut, je crois, qu'avec eux on la nomme. . . . « Puis Racine et Corneille. . . . et le grand Bossuet. . . . « Et tu dis que chez nous le génie est muet ! »

Malgré tout ce reflux d'éloquentes paroles, Carlo sourit encore en haussant les épaules ; Quand du doigt, petit Paul, lui montrant le ciel bleu. D'un regard triomphant, d'un geste magnifique, Jette ce mot charmant, sublime. . . . et sans réplique : « Et puis il est Français aussi, lui, le bon Dieu ! »

Ah ! *le bon Dieu Français* ! chère et naïve enfance, N'as-tu pas mis le doigt sur le mal de la France ? Le bon Dieu ! c'est un mot que l'on veut effacer ; De nos cœurs, de nos loix, nous voulons le chasser.

Qu'importent le bon Dieu, l'honneur et la patrie Vite et beaucoup jouir du temps et de la vie, Parmi nos grands soucis, hélas ! est le premier ; Le reste, bagatelle ! on peut bien l'oublier !

O chers petits enfants, Dieu ne saurait maudire Vos accents si naïfs, votre si doux sourire, Priez ! Il vous entend mieux que nous, je le sais, Dites-lui qu'il nous sauve. . . . et soit toujours Français !

\*.\*

Oui, le bon Dieu est français, tu l'as bien dit, mon cher petit Paul, c'est lui qui vient de son inépuisable palette décorer de riches couleurs les feuilles de nos bois — comme l'essayent ses élèves, les peintres de France.

C'est le bon Dieu qui a piqué de rouges nos splendides forêts, qui lancent des étincelles écartées sous son soleil d'or, et que Corot, Diaz et Breton brossent dans leurs toiles françaises.

Les perles de rosée que Rosa Bonheur vient suspendre au bout des fétus écartés par la charrue ; les fleurs de pommiers que disperse Tony Fleury dans ses vergers normands ; les brins de foin qui sentent si bon sous le pinceau de Troyon, c'est Dieu qui les a faits et c'est Dieu qui en a confié la reproduction à ses peintres français.

Tu l'as dit, petit Paul, le bon Dieu est français, c'est à Racine, à Corneille, à Lamartine, c'est à Victor Hugo, à Briseux, à Mussez, à Soulay, que nous devons de connaître des horizons sans bornes, des pays sans limites, des rêves sans fin.

C'est Lulli, Boëldieu, Halevy, Adam, F. David, Saint-Saëns, Masseney, etc., qui nous ont révélé les chants du ciel composés par Dieu lui-même.

Merci, petit Paul, tu l'as compris toi, tu as su que dans cette lutte de patriotisme, après avoir cité quelques-uns des grands hommes de la belle France, il y avait quelque chose de supérieur aux lettres, aux arts, aux sciences, au courage militaire et à l'amour de la patrie, qui faisait ta force, et que ce grand, cet éternel quelque chose, c'était Dieu, et dans l'explosion de ton amour pour ton noble pays, tu as dit que le bon Dieu était français.

Bravo ! petit Paul, aux jours de bataille on pourra compter sur toi, tu sauras mourir pour Dieu et la Patrie.

\*.\*

Quand j'allais à l'école, quand j'étais petit, petit comme petit Paul, et que j'avais lu un des beaux récits, un des hauts faits que l'on trouve à chaque page de l'histoire du pays de nos aïeux, je m'en allais tout au fond du grand jardin de la maison paternelle, et là, seul, au milieu des grands arbres, je criais de toute la force de mes petits poumons : France. . . !

Et l'écho, le lointain écho des grands murs du grand parc me renvoyait ce mot si grand : . . . . . France !

J'écoutais, le cœur plein, la poitrine gonflée, et le rebondissement de ce son qui venait de moi-même me semblait la plus belle musique du monde.

Puis, ne voulant pas être le jouet de mon imagination, de mon trop grand amour de la terre qui me semblait frémir sous mes pieds, je disais à haute voix, comme tout à l'heure, les noms de tous les pays de la terre : Italie, Angleterre, Allemagne, Autriche, Russie, etc., mais l'écho me renvoyait des syllabes sans signification, les murs du grand jardin semblaient avoir amolli les sons, et si mon oreille vibrait, mon cœur ne battait pas. . .

Alors, éperdu, ivre de bonheur, de fierté et d'orgueil, je criais : Vive la France !

Et, sans le savoir, ou plutôt ne pouvant le dire, je sentais, comme petit Paul, que le bon Dieu devait être français !

\*.\*

Je puis vous paraître naïf de vous dire toutes ces choses, comme je les pense, sans apprêt, sans phrase, tout bonnement — tout bêtement, diront les